



Bye-Bye

de Karim Dridi

Fiche technique

France - 1995 - 1h45

Couleur

Réalisateur :

Karim Dridi

Scénario :

Karim Dridi

Musique :

Steve Shehan

Jimmy Oihid

Interprètes :

Sami Bouajila

(Ismaël)

Nozha Khouadra

(Yasmine)

Ouassini Embarek

(Mouloud)

Philippe Ambrosini

(Ludo)

Frédéric Andrau

(Jacky)

Sofiane Mammeri

(Rhida)



Ouassini Embarek et Sami Bouajila

Résumé

Après un drame familial dont il porte la culpabilité, Ismaël, 25 ans, accompagné de son jeune frère Mouloud, 14 ans, fuit Paris pour rejoindre la famille de son oncle à Marseille où il est chaleureusement accueilli. En fait, Ismaël doit ramener Mouloud à ses parents rentrés en Tunisie depuis peu. Mais celui-ci refuse catégoriquement. Pour échapper à ce départ, il fugue avec la complicité de son cousin Rhida, et se lie à Renard, un dangereux dealer local. Ismaël tente désespérément de retrouver son jeune frère dans cette ville métissée qui l'attire et le rejette...

Critique

Si **Pigalle** maniait l'originalité et l'insolite, le deuxième film de Karim Dridi est plus proche du document sociologique. La peinture de l'univers familial, le métissage et la confrontation des cultures, la réflexion sur la culpabilité et la conquête de sa propre identité, tout cela passe par un discours humaniste clair et jamais larmoyant, mais loin des bizarreries, du spectacle quasi-onirique de **Pigalle**. La richesse de **Bye-Bye** vient de l'étude de mœurs, de l'observation des détails (le sachet de drogue que les gamins cachent sous la grand-mère qui ne parle jamais). Karim Dridi sait, en général, croquer ses personnages: voir l'oncle et la tante, et surtout le dealer Renard, à qui

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

Moussa Maaskri donne une vérité hallucinante en deux ou trois scènes inquiétantes. En revanche, les jeunes Marseillais «racistes ordinaires» sont moins convaincants, qui rappellent ceux de **Dupont Lajoie**. Mais on sait bien qu'il y a des stéréotypes dans la rue!

Gérard Lenne
Saison cinématographique 1995

Disons-le d'emblée, le scénario est plutôt mal fichu : les flash-backs sur le frère handicapé, mort dans un incendie, sont lourdement et inutilement insistants, on perd le petit frère dans sa dérive dans la drogue, l'histoire d'amour d'Ismaël tourne court alors qu'elle paraissait importante, ce qui nuit à la perception du personnage... Mais, en dépit de ces défauts, on s'attache à chacun des protagonistes, et la mise en scène dépouillée, sans esbroufe, à hauteur d'homme, carbure à l'émotion, à la sympathie. On s'attache à chaque personnage que l'on suit pas à pas, avec une grande sensibilité, une touchante humanité, jusqu'aux petits riens de la vie, qui donne tout son charme à ce film attachant et honnête. Débarrassé des effets faciles d'un premier film folklorique (**Pigalle**), Karim Dridi s'avère un cinéaste prometteur, classique dans sa mise en scène, profondément sensible et attentif aux personnages.

Thomas Bourguignon
Positif - Juillet/Août 1995

Une vieille 2 CV jaune citron brinquebale dans le vacarme de l'autoroute, et c'est déjà Marseille. Pas le Marseille désolé des HLM des quartiers du nord, mais les ruelles populeuses du Panier qui surplombent le Vieux-Port. Voilà, c'est là, dit Ismaël à Mouloud, son petit frère. Là que monte, dans la chaleur de l'été, la rumeur de la rue : rires des enfants sous les porches, roucoulaudes de Farid el

Atrache ou Lili Boniche, cris d'une famille expulsée. Là qu'Ismaël et Mouloud font halte, dans l'appartement de leur oncle, aussitôt happés par la famille, pris dans le tourbillon des chamailleries, embrassades et coups de gueule. Là que va se jouer... Si peu de chose! Mais rien que l'essentiel. Une tranche de vie, comme on dit. Avec beaucoup d'humour et d'amour. Et de la haine, tout de même? A peine. Pourtant, Ismaël et Mouloud sont... quoi, ils sont quoi? «Ne m'appelle pas Beur, car ce mot m'écœure», rappe le petit Mouloud, sur une chanson qu'il a ironiquement intitulée *Beur pourri*.

«Il se trouve, déclare Karim Dridi, que ces personnages sont des Français d'origine maghrébine.» C'est exactement cela : il se trouve. Et il se trouve aussi qu'avec ce deuxième film Karim Dridi (**Pigalle**) balaie les clichés actuels sur l'immigration. Réfutant le pessimisme de rigueur, **Bye-Bye** est une réplique insolente à tous ces films dits «de banlieue», hantés par la fatalité du ghetto. Marseille, donc. Avant guerre, quand un cinéaste nous emmenait dans un port, c'était pour y voir mourir Gabin. On y attendait en vain un cargo qui partait sans lui. A la manière dont Karim Dridi filme Marseille, on le devine nourri de ce réalisme poétique mais sans la noirceur. **Bye-Bye**, ce n'est pas un adieu. Les grands bateaux passent et repassent, traversent l'écran plutôt qu'ils ne s'éloignent : Marseille, aujourd'hui, on y vit. On y revit, même. Pour Ismaël et Mouloud, cette ville, au départ, est une étape sur une trajectoire qui va d'un Paris effacé à un bled improbable. Ismaël rejette un passé qui le hante -la mort d'un frère, dont il s'estime coupable-, Mouloud redoute l'avenir qu'on lui promet de l'autre côté de la Méditerranée. Et voilà que ce qui devait n'être pour eux qu'une halte, un entre-deux, devient un temps indéfini, dans une ville aux contours incertains : le temps et l'espace qu'il faut à ce film pour nous dire, l'air de rien, deux ou trois choses essentielles.

Pas besoin d'être fin psychologue pour deviner que Karim Dridi est le cinéaste de tous les tiraillements: ici et là-bas, famille et voisinage, douceur et violence, réalisme et poésie. Tiraillements assumés -plutôt que contradictions exacerbées-, qui nourrissent son histoire et ses personnages, et dessinent les contours d'un cinéma à l'image de la ville : métissé.

Vincent Rémi
*Télérama 60 meilleurs films
de Cannes 95 à Cannes 96*

Le personnage traverse le film comme étranger au monde, comme témoin d'une histoire qui ne le concerne pas et qui le rattrape lorsqu'apparaît une jolie fille, amie de son seul copain et qui en l'«allumant» provoque l'embrasement final.

Deux copains, l'un arabe l'autre frère d'un raciste, une fille certaine de son charme : l'efficacité dramatique du trio est avérée. Déjà dans **Pigalle**, Dridi jouait avec les stéréotypes et les figures du film noir : il ne craint pas le recours aux mécanismes scénaristiques usés, que son point de vue différent, lié autant à ses origines culturelles qu'à sa personnalité de cinéaste, lui permet de décaler. Dans **Bye-Bye**, pourtant, il ne résiste pas à la tentation d'expliquer les raisons du comportement d'Ismaël, par une série de flash-back qui n'apportent rien ni au personnage ni à l'intrigue. Le procédé donne moins le sentiment d'un manque de confiance du réalisateur et scénariste en son film que l'impression que subsiste un état antérieur du projet. A cette scorie près, le film déroule impeccablement sa logique, soumettant les situations conventionnelles du polar à une approche sociale débarrassée des clichés médiatiques. La fiction puise sa force dans son inscription au cœur d'une réalité sublimée par l'alchimie d'une direction d'acteurs qui se pare des apparences d'un laisser-aller de surface: à

cet égard, on ne peut guère, dans le cinéma contemporain, comparer le cinéma de Dridi qu'à celui de Ken Loach. La diversité des personnalités garantit la vitalité du film: sombre placidité pour Samir Bouajila, candeur et innocence du regard d'un enfant- plongé pourtant au cœur d'une violence qui l'attire et l'épouvante à la fois (Ouassini Embarek, étonnant de précision dans le rôle de Mouloud), intensité tranquille de Jamila Darwich-Farah (la tante qui, depuis des années, fume en cachette de sa famille) et effervescence brouillonne de Benhaïssa Ahouari (l'oncle), dualité de Philippe Ambrosini, qui réussit à faire cohabiter en Ludo primarité des réflexes racistes et complexité de la convivialité à la méditerranéenne, énergie galopante et terrifiante de Moussa Maaskri, impressionnant interprète de Renard le dingue. Vitalité nourrie de l'intérieur par une mise en scène parfaitement maîtrisée, qui explose dans les scènes de violence, haletantes, frénétiques. Au bord du gouffre.

Pascal Mérigeau
Le Monde

Entretien

*Quelles étaient vos motivations en tournant **Bye-Bye** ?*

Dans tous mes courts métrages ainsi que dans **Pigalle** (mon premier long métrage), j'ai toujours écrit des personnages à mille lieux de mon univers personnel. Sans faire de l'autobiographie, j'avais envie de parler de gens et d'histoires plus proches de moi. Ma mère est française et mon père tunisien, j'avais le désir de faire partager aux autres ce que je sentais et ce que je pouvais observer sur les différences et les similitudes entre ces deux cultures. Je pense que le racisme naît de la peur et de l'ignorance. Peur de l'autre que l'on ne connaît pas et que l'on s'imagine être l'opposé de soi-même. J'avais envie de faire un film qui pourrait montrer les Arabes tels que je les connaissais, sans essayer de prouver quoi que ce soit. Je voulais juste poser sur cette partie de moi-même un regard sincère et sans compromis.

La double culture est donc le thème de votre film ?

Pas du tout. Le thème du film, c'est la culpabilité ou comment un homme confronté à sa propre culpabilité arrive à s'en libérer et à devenir un être qui agit et non plus un être qui subit. C'est un thème universel qui se pose en dehors de toutes considérations culturelles. C'est en ce sens que **Bye-Bye** se positionne de manière atypique dans le cinéma français. L'image de l'Arabe dans notre cinéma national revêt souvent un aspect négatif, au mieux on lui réserve un rôle de victime que l'on regarde avec pitié et de manière paternaliste. **Bye-Bye** met en scène un personnage principal qui porte en lui tout au long du film le thème de la culpabilité, il se trouve que ce personnage est un Français d'origine maghrébine.

*Déjà dans **Pigalle** le métissage avait une grande importance, que cherchez-vous à nous dire ?*

Au moment où je finissais le mixage de **Bye-Bye**, la France s'étonnait de la puissance de ses partis d'extrême droite. C'est à ce moment que j'ai véritablement saisi la portée de **Bye-Bye**. Presque tous les protagonistes de mon film sont français avant tout, quelles que soient leurs origines. Je crois en la richesse du métissage et je pense sincèrement que notre pays a tout à gagner à savoir utiliser les différences comme un plus et non pas comme un handicap.

On sent que vous êtes attentif à ne pas juger vos personnages, y compris ceux qui ont un positionnement extrême, comme Ludo et Renard par exemple.

Dans la vie, rien n'est jamais noir ou blanc, le pire des salopards doit rester humain au minimum l'espace d'un plan. Même si je n'adhère pas aux idées de tous mes personnages, je fais en sorte de toujours essayer de cerner ce qui motive leurs comportements. Je ne fais pas du cinéma pour démontrer ou pour juger qui que ce soit, je fais des films pour exprimer ce que je ressens des autres et du monde, avec l'ambition d'ébranler des a priori et de susciter un point de vue humaniste.

La famille a une place très importante dans votre film, pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

La famille c'est quand même ce que l'on fait de mieux pour apprendre et garder certaines valeurs, comme l'amour et le respect de soi et des autres. Bien sûr Rhida, le jeune ado de la famille, traficotte et fume quelques joints mais ce qui l'empêche d'aller plus loin c'est l'amour et l'attention que lui porte sa mère. Cet amour est un véritable repère pour ce garçon. Son jeune cousin Mouloud, qui se trouve par la force des choses sans ses parents, se retrouve livré à lui-même et devient la proie facile de délinquants mal intentionnés. Dans cette famille,

comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, le pivot c'est souvent la mère. J'avais envie de parler d'une femme arabe qui sortait du traditionnel cliché de la femme soumise et inculte. Je voulais montrer une femme qui prend la vie à bras le corps et qui, sans rejeter complètement la tradition, pouvait rester une femme digne et moderne. J'avais envie d'aborder certains problèmes de la communauté maghrébine en rapport avec les différentes générations. Par exemple, le patriarche de cette famille représente l'image type du travailleur immigré qui, après avoir passé sa vie en France, rêve de retourner dans son pays. Par opposition, ses enfants considèrent qu'ils vivent dans leur pays et qu'ils n'ont aucune raison de s'exiler ailleurs. Le retour au «bled» est une problématique réelle que je ne pouvais pas esquiver. Le cadre familial me permettait d'en parler avec humour sans en faire porter le poids sur le thème principal du film.

Le personnage de la grand-mère, mémoire de la famille, ne parle plus, pourquoi?

Elle transmet la sagesse par son regard, par sa présence. Elle sait tout, elle a tout vécu. On peut tout lui dire en confiance. Elle sait garder un secret. J'avais envie de montrer l'importance sociale que peuvent avoir les anciens dans une famille arabe où le respect entre les générations est beaucoup plus développé qu'on ne l'imagine.

Pourquoi le choix de Marseille?

A l'origine, toute l'histoire se déroulait à Belleville sauf la dernière séquence qui finissait à Marseille. Belleville avait trop vite changé et j'avais besoin de décors extérieurs qui n'existaient plus. En découvrant Marseille, je fus frappé par sa majesté. C'est une ville méditerranéenne chargée d'histoire et très métissée. A Marseille on a le sentiment que tout peut exploser à tout moment. C'est une ville de paradoxes. Je voulais éviter tous les clichés véhiculés sur Marseille

et filmer cette ville en évitant le plus possible sa dimension spectaculaire et sulfureuse. J'ai eu le soutien entier de la communauté maghrébine parce qu'elle savait que je n'allais pas la trahir. J'ai pu filmer des choses qu'on ne filme pas d'habitude. Les comédiens se sont incroyablement investis. J'espère avoir filmé cette ville avec respect et avoir su rendre à Marseille tout l'amour qu'elle m'a donné. C'est une ville magique et très «rythm'n'blues». Et ça, c'est important dans ce film.

C'est quoi une ville «rythm'n'blues»?

Le rythm'n'blues c'est une façon de vivre. La vie est faite d'une succession de rythmes joyeux et graves. Une alternance de joies comme celles vécues avec la famille et puis de moments de blues et de questionnement, comme ceux que se pose le personnage d'Ismaël.

Est-ce que la musique du film est également rythm'n'blues ?

La musique a une très grande place dans **Bye-Bye**. Une musique très variée, allant du Bel Canto italien au Flamenco arabo-andalou.

Pourquoi ce titre ?

Bye-Bye c'est dire au revoir à des choses qui sont trop lourdes à porter. Je pense qu'il faut toujours aller de l'avant, en gardant la tête haute. Il faut pouvoir dire adieu à une ville, à un ami, à ses parents, à une partie de soi-même, pour passer d'un état à un autre. Faire le deuil n'implique pas l'oubli.

Dossier distributeur

Filmographie

Mains (court-métrage)	1985
Septet vocal (documentaire)	
Dans le sac (court-métrage)	1987
La danse de Saba (court-métrage)	1988
New-rêve (court-métrage)	1989
Jalousie (court-métrage)	1990
Zoé la boxeuse (court-métrage)	1992
Le boxeur endormi (court-métrage)	1993
Pigalle	1994
Bye-Bye	1995

